

Fragments de vies Souvenirs d'Asie

Le garçon qui voulait être un arbre
L'homme du toit du bus
La femme qu'il ne fallait pas toucher



Chloé Vermeulin

Voici trois petites nouvelles inspirées de mes voyages qui illustrent la façon dont une conviction peut influer sur la trajectoire d'un homme.

« *Il faut voyager pour frotter et timer sa cervelle contre celle d'autrui* »
Montaigne

L'homme du toit du bus

A chaque soubresaut, ses doigts s'agrippent fermement aux barres de toit dont la peinture bleue claire commence à s'écailler. Le cahot passé, ils retrouvent de leur souplesse et se détendent sur les barreaux métalliques.

La couleur bleu de la structure métallique tranche avec le rouge vif de la carlingue recouverte d'autocollants et dont la peinture s'écaille aussi. Ses mains aux doigts épais et à la peau rugueuse semblent être celles d'un travailleur.

Est-il maçon ou travaille-t-il dans les champs? Ses ongles sont coupés court et sous celui de l'index de la main droite apparaît une tache de sang. Peut être s'est-il coincé la main quelque part? Des veines saillent sous la peau de ses avant bras tannés par le soleil. Quelques tatouages de signes bouddhiques en parsèment la surface. Peut-être pour lui apporter la chance ou que bouddha garde les yeux posés sur lui. A moins que ce ne soit pour avoir un bon karma, je n'ai jamais vraiment su.

Il a roulé les manches de sa chemise au-dessus de ses coudes, juste au-dessus d'une petite cicatrice qui fait comme un petit éclair blanc sur sa peau foncée. Lorsque les roues passent dans un trou ou sur un dos d'âne, ses muscles se tendent pour amortir les chocs. A chaque contraction d'un muscle les veines apparaissent encore plus à fleur de peau. Son corps sec se penche tantôt d'un côté tantôt de l'autre, s'adaptant avec aisance et fluidité aux balancements du bus dans les virages. La poule, à qui il a attaché les pattes et qu'il a placé entre ses cuisses pour la protéger du vent qui aurait pu l'emporter, caquette à chaque nouveau cahot.

De temps en temps elle sort la tête de son abri mais la rentre bien vite pour se cacher dans les plis du pantalon au tissus élimé de l'homme.

Ici, il y a beaucoup de gens qui prennent le bus avec leur poule sous le bras ou sur les genoux. A chaque tournant, le bus s'incline dangereusement au dessus du vide, la roue parfois très proche de la falaise tombant à pic. On peut apercevoir en contrebas des cimes d'arbres formant comme une immense mer verte. Le vent y crée des ondulations. La vieille carlingue tressaute. Des vibrations doivent sûrement monter le long de son corps comme il en est avec le mien. Parfois nos dents s'entrechoquent.

Nous traversons un petit village dont la route est la seule rue. De petites bicoques se rangent de part et d'autre de la bande d'asphalte. Les murs sont colorés et les toits de taule vibrent quand le vent souffle. Ce vent qui court le long de la route, lèche le sol sablonneux, l'aspire en tourbillons troubles et l'expire en rafales qui viennent siffler à nos oreilles.

Mes paupières clignent rapidement me faisant voir la route par intermittence. Je vois du noir et après du sable. Puis du noir et du sable. Mes cils sont alourdis de poussière et la boue se forme au coin de mes yeux.

Entre mes cils, j'aperçois un vieux qui trie des piments assis devant sa maison et regarde le véhicule passer. Des fils électriques passent d'un côté à l'autre de la rue, rythmant le paysage devant nous de lignes noires. Les fils sont accrochés bas. Trop bas. Il nous faut baisser la tête pour les éviter. Car, assis sur le toit du bus comme nous le sommes, si on ne baissait pas la tête on serait rapidement fauché par un fil et éjecté du véhicule. Ici, il y a beaucoup de villes dont les fils électriques pendent assez bas. Alors, au bout d'un moment, on sait.

Un autre fil arrive vers moi. Les cahots du bus couplés à la poussière me brouillent la vision. Je baisse la tête et le sens frôler mes cheveux. L'homme à côté de moi a fait la même chose sans vraiment s'en apercevoir. Ses yeux ont l'expression lointaine de l'homme rêveur.

« Et si quelqu'un se prend un fil électrique, on fait quoi? »

La question a fusé de ma bouche sans que j'ai pu la contrôler ou y réfléchir. Ses yeux noirs se fixent alors sur moi. Ses sourcils, blanchis par la poussière, se sont un court instant froncés, se rejoignant presque entre ses deux yeux. Il a l'air surpris et sceptique.

« Tu t'es pris un fil électrique? m'a-t-il alors demandé. J'ai froncé les sourcils, troublée, avant de faire une dénégation de la tête. Pourquoi répond il à ma question par une autre question?

« Quelqu'un s'est pris un fil électrique? »
Nouvelle dénégation, encore plus troublée.

Il m'a alors regardé comme si jetais un animal curieux au mode de pensée inconnu.

« Alors pourquoi tu demandes? Il n'y a pas de raison que ça arrive, Et puis si ça arrive, on verra à ce moment là.
Pourquoi chercher la solution d'un problème qui n'est pas là?»

Puis il s'est retourné, satisfait de sa réponse.
Je suis restée hébétée.

Quelle belle philosophie de vie.



La femme qu'il ne fallait pas toucher

Comme vus à travers les yeux de quelqu'un d'autre, ses traits sont un peu flous dans ma mémoire. Quand je pense m'en rappeler, pouvoir les dessiner, toucher leur souvenir du bout du doigt sur ma mémoire, ils m'échappent. L'image mentale qu'il me reste d'elle semble mouvante, les lignes de son visage vibrent, se déplacent, ondulent, m'empêchant de percevoir une image nette de cette femme.

Mes souvenirs se dissolvent, se mêlent et se déforment. Ils créent un brouillard opaque que j'ai de plus en plus de mal à déchiffrer. Son visage était-il anguleux ou plutôt rond? Je ne sais plus.

Je ne me souviens pas de la tendresse qu'il y avait dans son regard. Tout est trop flou. Mais je me souviens de ce que la vue de cette expression dans ses yeux avait fait naître en moi. Un sentiment de sécurité. Profond, chaleureux, rassurant. Les cheveux noirs qu'elle portait tressés dans le dos forment une masse sombre dans mon esprit. Une masse noire sur la tache blanche de son visage qui ondule pour lui faire prendre plein de visages. Même son prénom aux sonorités si particulières m'échappe. Pourtant je me rappelle avoir regardé attentivement ses lèvres bouger alors qu'elle répétait, encore et encore, ce nom dans l'espoir que je réussisse à en reproduire le son. Il y a beaucoup de « r » dedans. Le mot roulait sur sa langue et créait une complainte douce et répétitive, envoûtante.

Je crois qu'elle n'est pas très grande.

Dans ses déplacements, elle est vive, discrète, presque invisible.

Les hommes et les femmes qui viennent acheter de la viande dans sa boucherie passent près d'elle et ne semblent pas la voir, bien qu'ils prennent garde de ne pas la toucher.

Parfois ils l'interpellent d'une voix sèche pour lui donner un ordre, lui dire de se hâter. Elle se plie à la moindre de leurs demandes dans une attitude servile. Je crois n'avoir jamais vue d'étincelle de rébellion dans son regard. C'est comme ça, c'est normal. Le bruit de son couteau sur une planche de découpe usée semble faire vibrer l'air, habiter l'espace, rythmer le silence. Clac. Clac. Clac. Ses gestes répétitifs paraissent rodés par l'habitude, précis et efficaces. Elle se lave régulièrement les mains dans une bassine en cuivre dont l'eau mélangée au sang devient rosâtre.

Elle ne tend jamais directement la viande soigneusement emballée aux clients. Elle la pose sur le comptoir devant elle attendant que le client s'en empare. Quelques billets et roupies lui sont alors jetés à l'endroit que la viande a occupé un peu plus tôt. Il ne faut pas courir le risque de la toucher en lui rendant la monnaie.

Après tout, elle est impure.

Elle récupère la monnaie avec calme et résignation. Aucun mot de protestation ne sort de ses lèvres lorsque qu'un client se montre particulièrement dur avec elle. Elle reste de marbre, encaissant tout de façon stoïque. Une fois, j'avais pourtant cru voir pendant quelques instants ses mâchoires se contracter et une pointe d'agacement luire dans ses yeux.

Mais ai-je bien vu?

Elle est là pour servir. Elle est là pour faire les tâches assignées aux dalits. Elle est bouchère avec les mains dans le sang. Elle est une Dalit, une sans caste. Une Dalit comme ses parents, ses grands-parents et tout ses ancêtres. De tout façon elle ne peut pas faire autre chose, pas être autre chose. Bien que les sociétés népalaise et indienne aient interdit la discrimination et le système de castes, c'est trop fort pour être oublié : comme une branche ADN, le système de castes fait partie intégrante d'eux. Cela définit leur présent et leur avenir, écrit leur vie et leurs rapports aux autres, les lieux où ils vivent et le métier qu'ils font. C'était ancré en eux bien trop profondément pour qu'une loi ne puisse détruire où même atténuer ce système, ce mode de vie, cet état d'esprit. Où du moins pas avant plusieurs générations et beaucoup de combats.

Derrière la cabane où elle coupe la viande et qui lui procure un peu d'ombre, j'aperçois son mari et un jeune homme. Peut-être est-ce son fils, je ne suis pas sûre. Ils sont accroupis sur leurs talons sur une grande plaque de béton humide d'eau et de sang. Des volutes de vapeur créées par le soleil ardent tapant sur le bitume s'en élèvent. L'air semble vibrer, flou et mouvant comme un mirage. Ils portent des bottes de caoutchouc leur montant jusqu'aux genoux où leur pantalon est recouvert de taches. Une casquette dont la visière est tournée vers l'arrière leur protège la nuque des rayons.

Le son de leurs coutelas venant mordre la chair du buffle qu'ils dépècent vient répondre aux bruits sourds du couteau de la femme sur le comptoir comme un lointain écho. Ca y est, ils ont ouvert la carcasse. Le père brise les côtes au niveau où elles rejoignent la colonne vertébrale de la bête. Le fils passe une autre lame en dessous et par un mouvement de levier que, malgré son jeune âge, on devine rodé par l'habitude, il les extrait de la chair. Rapides, efficaces leurs mains agiles enchaînent les mouvements comme une chorégraphie apprise par cœur et ne nombreuses fois répétée. Des mains agiles comme celles de la femme.

L'odeur un peu aigre de viande chauffée par le soleil pique les narines. Le dernier client est parti après avoir jeté ses billets sur le comptoir. La femme se retourne, attrape une bassine dans laquelle elle plonge les mains jusqu'au coude. Quand je vois à nouveau ses doigts, ils agrippent fermement des abats qu'elle commence à nettoyer dans un seau d'eau. Les clapotis de l'eau remplacent les sons de coutelas et chantent à mes oreilles.

La femme habite hors de la ville dans une petite maison de brique avec son mari et ses enfants. Elle n'est pas trop pauvre et pourrait vivre en ville mais sa condition de Dalit l'en empêche. De toute façon, elle ne pourrait pas utiliser les mêmes puits que les gens de caste. Elle rendrait l'eau impure. Alors elle vit avec les autres dalit, à l'extérieur d'un petit village, entre hors castes. Comme ça, son ombre ne risque pas de toucher une personne de caste par mégarde.

Elle aurait bien aimé avoir un petit restaurant en ville mais elle ne peut pas non plus. Personne n'accepterait de manger de la nourriture touchée par une dalit. Elle dit cela en riant, et puis, selon elle, voir ses enfants et ses amis apprécier sa cuisine lui suffit amplement.

N'empêche qu'elle aurait bien aimé avoir un restaurant. Et puis elle aurait bien aimé avoir une maison en ville et pouvoir s'assoir dans un bus. Et boire la même eau qu'une personne de caste. Et être un peu considérée aussi. Mais elle est Dalit, c'est comme ça. C'est ce qu'elle est. Cela fait longtemps qu'elle s'est résignée. Ca fait partie d'elle.

Mais, depuis que la loi contre la discrimination due aux castes est passée, il paraît que ça a un peu changé alors elle s'autorise à rêver. Il paraît. Elle ne sait pas lire et l'accès à l'information est difficile. Alors elle ne sait pas trop si elle doit y croire ou non. Il y a deux jours elle a vu son voisin rentrer chez lui, portant son jeune fils serré contre son torse. Il s'était trop approché d'un temple et, soupçonné d'avoir voulu y entrer, avait été roué de coups. Son père rentrant de la ville où il nettoyait des latrines l'avait trouvé au bord de la route. Alors des fois la femme n'y croit pas trop que les choses changent. Pas quand elle voit ça.

Mais les bruits courrent. Il paraît que, plus au sud, des communautés dalits se battent pour avoir des droits. Elle ne sait pas trop mais elle rêve.

Elle rêve que son fils continuera l'école.
Qu'il sera assis au premier rang et non tout au fond de la
salle de classe. Elle l'imagine fier, heureux, libre,
considéré par les autres. Peut être pourrait-il habiter en
ville?

Alors que ses mains nettoient son coutelas dans la bassine,
ses lèvres s'étendent en un sourire. Elle regarde derrière
elle son fils qui maintenant nettoie des seaux avec un jet
d'eau. Il n'est pas bien costaud mais il est travailleur.
Peut-être qu'il aura une vie meilleure.

Je ne sais pas ce qu'elle a fait après avoir lavé son
couteau. Il faisait nuit, je suis partie. Alors que je
regarde mes pieds me reconduire vers la ville je pense à la
femme. Encore maintenant je ne suis pas sûre d'avoir compris
qui elle est et ce qu'elle vit. Cela me paraît absurde,
révoltant. Mais j'en connais si peu à ce sujet que je suis
perdue. C'est trop grand, trop flou. Mes réflexions se
heurtent, s'entrechoquent, se contredisent. Le fil de ma
pensée se découd, se défile, s'entortille sur lui-même et
s'emmêle. Il s'emmêle et m'échappe des doigts.



Le garçon qui voulait être un arbre

Alors qu'il me dit ça, il a le regard lointain de l'homme rêveur. Le regard vague et passif de celui qui préfère se réfugier dans ses pensées. Des pensées qui, vu l'expression de son visage, paraissent douces et rassurantes. Des pensées qui lui permettent de se soustraire un peu à ce qui l'entoure. De se mettre à l'abri quand tout commence à tourner trop vite. Trop vite ou pas dans le bon sens.

Il a toujours été un peu comme ça de toute façon. Un peu décalé. Un peu entre deux mondes. Notre monde à nous et son monde à lui.

Et, des fois, je me dis qu'il a l'air vraiment agréable son monde à lui.

Il est là, assis par terre, son grand corps un peu replié sur lui-même, le menton posé sur son genou droit. D'une main distraite et molle il caresse un pli de son pantalon côtelé. Une mèche de cheveux bruns est tombée sur son front et s'est prise dans ses sourcils.

«Je veux être un arbre. »

Surprise, j'écarquille les yeux. Puis ma bouche, comme mue par une volonté qui lui est propre, lentement, s'étire en un sourire, prêt à rire. Rire qui se bloque dans ma gorge à la vue de son air sérieux. Alors, je décide de me taire, d'écouter ses paroles un peu folles, de les laisser se dérouler avec légèreté dans mon esprit, de me laisser gagner par elles et d'apprécier leur incohérence.

Son expression me trouble. On dirait à la fois un enfant, insouciant, naïf, rêveur. Un enfant curieux du monde et des choses. Un enfant qui rêve comme tous les enfants. Qui rêve d'être tantôt poisson, tantôt oiseau. Mais, dans son regard, il y a aussi un petit quelque chose qui lui donne l'air mature et désillusionné. Comme le regard d'un homme un peu fatigué par la vie et qui voudrait, juste un instant, s'arrêter et prendre le temps de ressentir ce qui l'entoure. « Je veux être un arbre ! ».

Il dit ça comme s'il avait trouvé la solution à tous ses problèmes. Il se redresse, s'anime, se réjouit. Comme si, à cette pensée, il avait trouvé une énergie nouvelle. « Je veux être un arbre ! Imagine comme se doit être bon de sentir la sève couler dans tes veines. De sentir le vent dans tes branchages, tes feuilles qui s'agitent au moindre souffle d'air. »

Il aimerait être un arbre qui commence à feuiller puis qui porte des feuilles. Un arbre qui donne des fleurs et des fruits. Un arbre qui croule sous les fruits. Oui, tout ça à la fois.

Pouvoir changer de forme au fil des saisons. Un arbre qui pousse, grandit, croît, se défeuille, défleurit. Un arbre qui bourgeonne, reverdit, fleurit, dépérît, s'effeuille. Avant de se couvrir à nouveau de tendres bourgeons et de recommencer un cycle.

Serait-il feuillu, résineux, gommeux, branchu, fourchu ? Un petit arbre, chétif et rabougri ? Ou grand et fin, s'élançant vers le ciel ?

Lui aimeraït être un arbre qui se dresse, s'élève, fourche, fructifie. Ou alors... Oui c'est décidé, il sera grand, fin et souple. Mais avant d'être un arbre, il lui faudra être une graine. Une graine petite, légère et fragile qui cherche un endroit où se poser pour germer.

Il veut être une petite graine volante qui flotte sur les courants d'air. Tel un planeur qui prend appui sur un courant chaud et se laisse porter au hasard des changements de température. Ou alors une graine qui flotte à la surface de la mer jusqu'à s'échouer sur une plage et germer au son des clapotis de l'eau. Une graine que chaque vague poussera un peu plus loin sur la terre jusqu'à ce qu'il trouve un interstice où s'agripper. Alors là, puisant son énergie dans le son des flux marins, il commencera à se déplier et à se tendre vers le ciel avec l'espoir de le toucher. Oui, il veut être une graine qui voyage, qui voit le monde, qui voit du monde. Une graine qui se laisse porter par les éléments, sans destination, sans but. Il veut faire confiance à la vie et au destin. Tout arrive à point nommé à qui sait attendre, après tout.

Il lui faut juste attendre et profiter d'un souffle d'air. Ressentir tout ce qui l'entoure afin de se charger de l'énergie qui lui permettra de croître. Pas comme dans sa vie d'homme où il doit courir, courir pour construire une vie où il oublie d'être. Ne rien décider, faire confiance à ce qui l'entoure pour le porter à l'endroit où il pourra germer.

Voyager au gré des événements et des rencontres.
Ne pas savoir ce qui l'attend, comme une surprise continue.
Peut être, alors qu'il flottera dans les airs, sera-t-il pris
dans le plumage d'un oiseau. Il se logera alors entre ses
plumes, s'agrippant avec les petites ailettes qui lui
permettaient, si peu de temps auparavant, de planer.
Il parcourra ainsi des miles et des miles. Peut-être même,
changera-t-il de continent? Peut-être sera-t-il délogé à un
moment donné par un coup de bec destiné à nettoyer les plumes
de l'animal? Alors, il tombera à nouveau jusqu'à être happé
par un nouveau courant d'air qui le mènera encore plus loin.
Jusque dans une grande forêt à l'autre bout du monde,
débordante de vie? Ou sur le rond-point d'une grande ville
au milieu d'un flot des voitures ?
Mais des voitures, il en a vu assez comme ça dans sa vie
d'humain alors, il s'accrochera au pantalon de l'homme
entretenant le rond-point et continuera à voyager, cette fois
au ras du sol. Et Il voyagera ainsi, porté par les éléments,
les choses, les animaux, les gens.
Peut-être que, n'ayant pas pu se détacher du pantalon de
l'homme du rond point, finira-t-il dans la machine à laver.
Mais la vie c'est aussi ça : un risque. Le risque ne
rendra-t-il pas encore plus palpitant le voyage vers
ce lieu où il se plantera ?
Et puis de tout façon à quoi ça sert d'y penser ?
Cela ne changera rien. Alors, il préfère se laisser
flotter et profiter de ce qui l'entoure.

Profiter de l'odeur de l'herbe, de l'humidité de l'eau, du bruit de la pluie, du son des gens, de la chaleur du soleil. Tout ce à quoi on ne fait plus attention dans la vie effrénée d'un citadin. Il se nourrit de sensations dont il ne se lasse jamais. Et de ses rencontres, toujours différentes, qui lui font entrevoir, le temps d'un court instant d'autres mondes.

Il peut s'imaginer la destination de l'oiseau qui le porte. D'où vient-il ? Où va-t-il ? Mais au fond quelle importance ? Logé entre ses plumes, il ressent les mouvements du volatile, entend les sifflements de l'air et les vibrations des plumes dûes à la pression. Il voit la terre défiler sous ses yeux de graine. Ville, grise et fourmillante, campagne, verte et calme, mer, plate et vaste. Et rien que cela suffit à le réjouir. D'emplir sa mémoire de sensations et de souvenirs fugaces des endroits traversés. Une multitude de fragments de lieux qui viendrait s'agréger pour créer son monde à lui.

Il se souvient d'un livre qu'il a lu une fois. L'histoire d'un homme qui était né dans une famille tzigane et avait voyagé toute sa vie pour retrouver un paysage vu dans son enfance. Un lieu où il y avait la montagne, la mer, la forêt, la campagne et la ville. Un lieu où tout était réuni dans une harmonie parfaite. Après de nombreuses années, il avait finalement compris que ce lieu n'existait pas ou seulement dans sa tête. Que, petit et malade, il avait vu ces paysages défiler par la fenêtre de la roulotte, entre deux sommeils fiévreux. C'était la fièvre qui lui avait fait associer tous ces paysages.

Au début, il avait été triste pour l'homme du livre qui avait couru après cette chimère toute sa vie pour finalement se rendre compte qu'elle n'existe pas. Et puis, il s'était dit que cet homme avait eu bien de la chance finalement car il avait, lors de la recherche de l'endroit de son souvenir, dû en voir une multitude d'autres tout aussi incroyables.

Il avait la tête bien chargée d'expériences fabuleuses. Oui, lui aussi veut voyager avant de trouver l'endroit où se planter, quand le temps sera venu de prendre racine. Quand il se sentira bien. Quand la terre sera tendre et riche. Quand l'air sera juste assez humide. Quand le soleil le caressera de ses rayons.

Alors, à ce moment, entre deux cailloux, dans de la terre meuble ou peut-être dans l'interstice d'un mur, il pourra commencer à germer. Tout doucement, chaque chose en son temps. Pas comme dans sa vie d'humain où il doit toujours s'adapter plus vite, toujours plus vite, encore plus vite pour ne pas être balayé.

Cet endroit trouvé, il prendra racine, croîtra et s'épanouira. Il habitera l'espace de ses branchages et habillera le sol de l'ombre de ses feuilles.

Il sera une toute petite pousse verte tendre et fragile mais aussi résistante et souple. Il se dépliera lentement, s'adaptera doucement aux irrégularités du terrain, se contorsionnant pour contourner un caillou, apparaissant discrètement à la sortie d'un interstice. Frêle et invisible.

Ca ne sera pas comme dans sa vie d'humain. Une vie morne dans laquelle il se sent comme mort.

Là, Il sera vivant.

